ENTRE LES PAGES

Frédéric Jésu

« J'étais transporté sur le vent comme un fétu de paille sec
ou une feuille morte tombant de l'arbre.
En fait, je ne savais plus si je chevauchais le vent,
ou si le vent me chevauchait. »
Lieh-Tzu - *Le vrai classique du vide parfait*

«The poor soul sat sighing
by a sycomore tree »
William Shakespeare - *Othello*
(Acte 4 - Scène 3 / Desdemone chante la « *Willow Song* »)

Serge sait bien, mais sans trop s'en soucier, qu'une petite armée bienveillante d'objets volants parfaitement identifiés va veiller sur sa sieste au pied de son cher érable. Des abeilles surtout, en début de transhumance sur toute l'étendue de la palette de couleurs des clairières fleuries du printemps. Des essaims de moucherons, aussi, toujours un peu enfiévrés, à leur façon et pour des raisons qui leur appartiennent, par les essences de mystérieuses pousses de saison. Et puis de jeunes papillons, ivres de découvrir en quelques heures les libertés inédites que leur octroient de jeunes ailes rivalisant de chamarrures. Il parait d'ailleurs que nombre de chenilles, avant leurs mues et leur métamorphose, se plaisent à confier leurs ultimes reptations aux branchages des érables sycomores. Et c'est sous la canopée de l'un des plus vénérables d'entre eux que Serge, donc, son fidèle carnet de notes ouvert sur les genoux, a choisi de s'assoupir.

Est-ce un souvenir d'enfance, ou une autre réalité encore, qui se manifeste (il le saura peut-être à son réveil) ? Ou juste un message qui descend, anodin mais ciblé, le long du tronc où repose sa tête ? Toujours est-il que d'autres objets volants viennent rejoindre, en toute discrétion, la farandole des insectes qui s'égayent sous le vieil arbre. Et que Serge, en écrivain déterminé et sans relâche, y fait, comme il se doit, un rêve d'écrivain. Il se voit, tout petit, trinquer avec un dé à coudre d'un vieux calva semblable à celui de son actuel beau-frère, puis géant, trinquer avec un tonneau de son cidre mousseux et, en chacune de ces occasions, s'humecter ostensiblement la glotte en relevant le menton devant ses commensaux. Il se voit ensuite dévier un proche ruisseau pour abreuver l'humus assoiffé des pâtures et jouir avec eux de l'odeur de pétrichor, puis arroser d'eau claire tous les autres parages à sa portée. Et pour finir, le soir venu, se poser là, immobile, dans l'attente que lui poussent des racines, et puis des branches et des feuillages.

Or, pendant que Serge rêve de la sorte, une jeune et valeureuse disamare se détache pour de vrai d'une vraie branche du vieil érable. Elle part au bonheur la chance à la découverte d'un moment unique, et par définition ultime, de libre exploration des alentours du sycomore. Avec ses lourdes

graines jumelles, chacune dotée de la longue hélice membraneuse qui l'enveloppe et la prolonge, la double samare voit large, voit loin, voit grand. Plus que de raison, sans doute, mais tel est son destin d'agent aléatoire de la germination. Elle se jette dans la brise sylvestre, se fie à elle, commence à tournoyer lourdement, veut bien entendu tenter l'improbable descente en « hélicoptère mixte ». Mais, bien vite, une erreur fatale de pilotage détache et libère les siamoises collées l'une à l'autre. Chacune des samares tente son possible et le possible, pour finir, s'avère convaincant. Les voici donc qui descendent l'une et l'autre en tourbillonnant lentement autour de l'axe de leurs graines respectives, se jouant des sursauts du vent, mais devenues légères, aventureuses, élégantes.

Tous les enfants adorent ces petits hélicoptères végétaux, s'en émerveillent, tentent de s'en saisir avant qu'ils n'atterrissent. Ou encore ils les ramassent et, cruellement, les relancent de la main pour leur imposer de courtes mais tristes descentes, trop artificielles en tout cas pour leur faire oublier l'ivresse de la première. Les mêmes enfants les logent parfois au fond de leurs poches, exposant leurs fragiles hélices à d'irréparables dommages, et leurs graines à s'égarer loin de leurs possibles terres d'accueil.

Dans le cas présent, le vent joue dans les pages du carnet de Serge et les affole en tous sens. Par un jeu supplémentaire de sautes et de volutes, et avec le sens de la contingence qu'on lui connait, il y conduit en outre, malicieux et fantaisiste, chacune de nos deux graines héliportées vers une destination à son gré. Il en résulte alors que celles-ci – aussi proches, fraternelles et solidaires se soient-elles efforcées de rester pendant leurs descentes erratiques – achèvent leurs trajectoires de la sorte : l'une, arrivée la première, vient se poser sans trop d'hésitation entre les deux dernières pages du dit carnet ; mais si l'autre, retardée puis rabattue par un dernier caprice de l'imprévisible zéphyr, y finit aussi sa course, c'est entre ses deux premières pages, elles aussi entre temps chamboulées.

Pour poétiquement dignes et notables qu'ils soient, de tels aboutissements posent toutefois, à l'évidence, la question de leur potentielle stérilité. Du strict point de vue, tout du moins, des lois végétales de l'essaimage et de la reproduction (mais on en saura peut-être plus par la suite, avec ou sans l'aide de Serge, détenteur de droit du carnet-cible).

Toujours est-il que, peu après – les éléments se veulent décidemment bavards et inspirants – , une petite pluie commence à tomber sur le bosquet et ses feuillages. D'abord discrète, elle se fait assez pénétrante, au fur et à mesure que ses gouttes s'épaississent, pour parvenir en quelques minutes à sortir Serge de son sommeil et de son rêve déjà fort aquatique. L'alerte lui semblant d'abord relative, il s'étire et se lève sans précipitation pour enfiler sa vieille pèlerine. Une notion d'urgence le saisit cependant lorsqu'il constate que l'encre a déjà commencé à déteindre sur les précieux mais, selon lui, trop rares écrits qu'il a confiés en début d'après-midi aux pages entrouvertes de son carnet. Vaguement inquiet, il referme celui-ci et le remise au fond de la vaste poche de son pantalon. Puis, relevant son col et ajustant sa capuche, il décide sans plus attendre de rentrer chez lui.

Homme de la terre et rêvant comme on l'a vu de s'y enraciner plus encore, Serge néglige bien trop souvent ce qui vient du ciel – la lumière mise à part, évidemment – et même ce qui s'y passe – à l'exception des nuages – les « merveilleux nuages » de son vieil ami Baudelaire – , lesquels forcent depuis toujours son imagination à condition toutefois qu'ils restent muets. De la pluie, en revanche, il retient par exemple qu'elle est la cause des flaques qu'il s'emploie en cet instant à enjamber sur le

chemin, tout en pressant le pas. La cause aussi, et c'est sans doute pire, de la dilution des deux magnifiques poèmes à la gloire de l'avancée du printemps qu'il est aujourd'hui parvenu à tracer sur un carnet désormais imbibé. Même s'il estime avoir placé carnet et poèmes, en attendant mieux, aussi à l'abri que possible, il sait que la seule chaleur de son corps ne suffira pas à sécher vraiment ce qui constitue, de fait, son principal outil et ses seules preuves de travail. Il s'y efforce malgré tout, et ceci en allongeant vigoureusement le pas – on a dit ce qu'il pense des flaques – tout au long des deux petits kilomètres qu'il lui reste à parcourir, sous une pluie tenace et quelque peu narquoise, pour rejoindre sa maison. Une maison en gros rondins d'épicéa qu'il a fait construire au bord d'un étang et qu'il a peu à peu aménagée en la dotant, entre autres agréments, d'une vaste cheminée centrale. Et où le rejoindront bientôt, pour se réchauffer avec lui autour du feu, son épouse Anaïs et leurs deux enfants aux prénoms de lumière : Lucien, âgé de huit ans, et Clara, âgée de six ans.

L'enclos familial, sommaire et confortable, est idéalement situé à la sortie du village, à portée de boulangerie, d'épicerie et d'école. Au sein de ce village Serge figure et reste, à ce jour, un homme plutôt comblé. En tant que récent mais besogneux arrivant, aucune réputation péjorative n'est venue l'affecter. Et, en tant que poète et romancier certes encore peu connu mais auto-proclamé comme tel, aucun scandale n'a pu en outre l'atteindre dans le réseau pourtant notoirement pudique des proches chaumières. On sait aussi que, quant à elle, Anaïs veille au grain avec son salaire modeste, mais régulier et conséquent, de secrétaire de mairie, fonction où elle s'avère, à la satisfaction de toutes et tous, aussi diligente qu'efficace. Quant à leurs enfants, aucun enseignant ne dénigre à ce jour leurs comportements et leurs résultats scolaires.

Serge contribue lui-aussi au budget du ménage avec les revenus fluctuants de ses propres ouvrages, et surtout avec ceux, plus opportuns, de livres de commande ou encore de traductions de *best sellers* avérés. A sa demande, toutes ses publications sont disponibles, à défaut d'être achetées, au bar-tabac-librairie du village – ce qui contribue selon lui à nourrir son aimable notoriété locale, sa quête d'implantation, pour ne pas dire d'enracinement. Sans être spectaculaires, ses talents littéraires sont en effet reconnus par quelques cercles éditoriaux urbains surtout demandeurs de travaux de plume opiniâtres et fiables, c'est-à-dire livrés dans les délais requis et ne nécessitant plus trop de retouches avant impression et publication.

Mais, pour l'essentiel, Serge se vit et se dit étranger à ces univers littéraires-là. Il est avant tout en recherche d'inspirations plus puissantes, plus authentiques – et qui justifieraient aussi, aux yeux de toutes et tous, tant les longues pérégrinations que les siestes mystiques auxquelles on le voit se livrer dans les bois.

Contournant une dernière flaque près du seuil, il pousse enfin la lourde porte de sa maison. Il se défait de sa pèlerine et la suspend à la patère. A cette heure, la maison est déserte, Anaïs encore en mairie, les enfants à l'école ; elle rentrera tout à l'heure avec eux. Il reste quelques braises encore rougeoyantes dans la grande cheminée. Elles lui permettent de relancer le feu avec du petit bois et quelques coups de soufflet, puis avec deux de ces lourdes bûches de foyard qu'il tronçonne en novembre et empile sous l'auvent édifié par ses soins derrière la maison. Un banc l'attend, devant le foyer. Avant de s'y installer, il sort le précieux carnet de sa poche et le met à sécher sur le rebord de pierre de la cheminée, incapable d'anticiper ce que ce simple geste va déclencher…

Dans l'immédiat, les yeux dans les flammes, il fait plus que jamais appel à cette fameuse inspiration dont il déplore qu'elle se montre si peu présente, ou si timide, aux rendez-vous qu'il sollicite d'elle en ce début de printemps. Les deux poèmes qu'elle lui a octroyés aujourd'hui, entre fourrés et clairières, sont restés selon lui couleur de frimas plutôt que promesse de regain. Il voudrait les raviver, s'ils sont restés lisibles, comme il vient de le faire avec le feu. Et que dire de son dernier roman, en piste mais en panne, et qui devrait porter sur un procès dressé sans motif à un accusé absent ? Il n'en détient pour l'heure que le titre, absurde et infantile – « *C'est pas juste !* » – , et de vagues intrants, trop doloristes pour lui ouvrir de véritables horizons, trop triviaux pour lui suggérer de puissants contre-arguments. Or, en tant qu'écrivain, il se doit de produire une écriture musclée, suffisamment charpentée pour qu'il se sente digne et crédible au moins aux yeux des « siens », comme on dit – mais pour les villageois, on verra plus tard – , et donc pour commencer aux yeux de ses proches.

* * *

Or voici que ceux-là, justement, font leur entrée, tonique et joyeuse comme toujours, enthousiaste comme il se doit. Lucien et Clara lui sautent dans les bras et le couvrent d'affectueux baisers. Bientôt suivis d'Anaïs, plus réservée mais non moins sincère. C'est « *home sweet home »* pour toutes et tous !

Serge, on l'a dit, est un homme comblé. Mais il pressent qu'un plus tard dans la soirée ses enfants vont revenir vers lui :

- « Papa, as-tu inventé une nouvelle histoire aujourd'hui ? »
- « Avec une fée transformée en citrouille ou en pastèque ? »
- « Amoureuse d'un Prince charmant très fier de sa barbe bleue ? »
- « Et de ses *Nike* de sept lieux ? »
- « Avec un Roi tout nu couché sur un pois chiche bio ? »
- « Ou avec une petite fille pauvre qui vend des allume-gaz tombés du camion ? »
- « Un Petit Poucet qui n'a plus de réseau dans la forêt pour retrouver son chemin ? »
- « Mais qui retrouve le Petit Chaperon Rouge par TikTok ? »
- « Ou encore avec un ogre enfin végétarien ? »
- « Et une Princesse qui préfère les pommes en compote ? »
- « Et des nains accros aux hormones de croissance ? »
- « Etc. »

C'est ce genre d'histoires, il le sait bien, qu'ils attendent de lui. Il en sourit. Mais, pour autant, rien ne lui vient, ces temps-ci, dans de tels registres. Quoique peut-être, en cherchant bien au fond des pages vierges de son fameux carnet…

Anaïs, quant à elle, veut juste savoir ce qu'il a fait de sa journée, ce qu'il est parvenu à y produire à force de promesses. Sa journée à elle, comme souvent, fut harassante mais elle a pris l'habitude de ne jamais s'en plaindre. Aussi le maire s'obstine-t-il à se refuser de faire voter les crédits qui permettraient de lui affecter un adjoint, et ceci au motif qu'elle vient toujours à bout des tâches qui lui sont dévolues. Le fait est que, par disposition d'esprit plus encore que par fonction, elle aime et sait s'intéresser aux gens, quels qu'ils soient, à ce qui leur arrive, à ce qui se passe ou ne se passe pas

entre eux. Elle aime les écouter, les encourager, intervenir à leurs côtés, avec eux plus souvent que sans eux, en rendre compte à qui de droit et même au-delà. Rien de ce qui les concerne ne lui semble en effet insignifiant, rien de ce qu'ils en disent ne la laisse indifférente. Elle voudrait que Serge partage cet intérêt pour tous ces autrui de passage, et qu'il en déduise avec ses mots à lui – puisqu'il sait manifestement en user – autant de récits circonstanciés. Et lui-même comprend bien cela, il devine ses attentes. Il perçoit l'épaisseur des vécus qu'elle lui relate, et il ne demanderait pas mieux que de s'employer, au moins pour elle, à en restituer et en tricoter la trame. Mais il reste trop rêveur pour se contenter du quotidien de ses voisins, pour se nourrir des expériences de ses frères et sœurs en banale humanité. Et rien alors ne le motive à ce sujet lorsqu'il se plonge dans ses carnets, crayon et gomme à la main.

A l'heure du repas, ce soir, entre anecdotes scolaires et dilemmes municipaux, Serge n'a quant à lui rien d'autre à relater que sa sieste au pied d'un arbre et son interruption par une pluie insistante. A peine leur mentionne-t-il les aventures, qu'il juge trop triviales, de son carnet détrempé et posé au bord de la cheminée. Les enfants l'observent du coin de l'œil et l'encouragent.

- « Sous quel arbre, papa, t'étais-tu endormi ? »
- « Sous un vieil érable. »
- « Mais encore, papa ? »
- « Un érable sycomore, je crois bien ! Un de mes bons amis ! Je vous l'ai déjà présenté, je crois. »
- « Sycomore ! Oui : sycomore ! Un, deux, trois, quatre, cinq, sycomore », glousse Lucien, et Clara se met à pouffer avec lui. « Quels adorables et facétieux enfants ! », se dit Serge.
- « Bon. Et sycomore m'était conté aussi, je suppose… Au lit maintenant, les enfants ! », sourit et conclut gentiment Anaïs.
- « Tu viens nous raconter une histoire, papa ? »

C'est le moment que Serge, désormais, redoute. Il va lui falloir broder, ce soir encore, des fragments de contes épars, issus de tous pays, mais dont il sait qu'ils ne comblent plus vraiment la soif d'imaginaire de ses enfants avant qu'ils ne consentent toutefois à s'endormir. Mais avec, depuis quelques temps, une moue de déception aux lèvres.

Après quoi il rejoint Anaïs, ses aventures de secrétaire de mairie et la philosophie générale, mais locale aussi, que jour après jour elle en déduit. Il sent bien qu'elle le titille, qu'elle lui prodigue du matériel humain quasiment à domicile, qu'elle cherche à l'en inséminer, lui le contemplatif qui préfère rôder dans les forêts alentour. Soir après soir, il lui promet d'écrire quelque chose à propos de ce qu'elle lui relate. Mais de le faire à sa façon à lui, avec une dose d'incertitude, une touche d'imprévisible, de possibles illogismes et digressions, un accès aux carrefours de l'irrationnel. Il revendique la liberté absolue que confère la page blanche à quiconque, devant elle, dispose d'un crayon. Et d'une gomme. Après tout, il n'est pas sociologue, à peine psychologue, et profane en ces matières. Tout juste écrivain. Certes écrivain en panne, en l'occurrence. Mais pas encore dépourvu de manivelle pour relancer le moteur, entre deux saisons. Anaïs ne lui en fait pas le reproche. Cependant elle s'ennuie un peu à son contact, un peu plus chaque soir, et elle le lui fait savoir. Elle aussi exige de lui une nouvelle histoire, une histoire juste pour elle, une histoire qui lui parle et la captive, au moins pour passer le temps, rompre la routine, franchir la nuit qui vient, puis colorer l'aube au-delà du rituel bol de café fumant avalé, conjugalement et silencieusement, devant la

fenêtre embuée. Surtout : une histoire pour envisager plus, « si affinités », comme on dit sur les réseaux sociaux.

En attendant, la nuit qui vient s'annonce un peu froide encore, à la mesure d'un printemps qui ne fait que s'annoncer. Serge et Anaïs s'accordent à déposer deux nouvelles bûches en les croisant, un peu à leur image, au cœur de la cheminée et puis d'aller tendrement se coucher.

* * *

Le lendemain matin, Serge, sitôt levé, retrouve son carnet encore tiède de sa longue proximité avec les braises mourantes. Il est bien décidé, une fois les enfants et Anaïs partis au village, à se confiner quelque part le jour durant, de préférence dans une proche clairière ensoleillée, pour y écrire coûte que coûte ce qu'on attend de lui. Inspiration ou pas, là ne doit plus être la question.

Mais ce qu'il ignore encore c'est que, au cours de la nuit, pendant que chacun dormait profondément, une alchimie dont seule *Mother Nature* a le secret s'était produite. Entre les deux graines des samares, lovées entre les pages encore humides du carnet, et la chaleur du feu nocturne, la vie s'était manifestée et avait prospéré à sa façon. « *Merci bien aux hélices qui nous ont déposées ici, mais c'est à nous qu'il revient de germer sans attendre, sinon nous ne sommes rien !* », avaient annoncé en cœur les premières sous l'influence stimulante du second. Ainsi n'avaient-elles pas tardé à missionner leurs premières radicules pour qu'elles s'en aillent coloniser les fibres du papier, ce qu'elles firent avec gourmandise : dans l'épaisseur des premières pages du carnet à l'instigation de l'une des graines, et dans celle des dernières pages à l'instigation de l'autre.

Un biologiste ou un botaniste (ce que ne sont ni Serge, ni Anaïs) signaleraient à coup sûr, sourcil haut levé, que le parti-pris végétal ici observé, celui de la colonisation du carnet d'un écrivain, traduit dans le cas d'espèce une notable singularité. Il provient de deux entités, rassérénées de se trouver abreuvées et réchauffées de la sorte, mais ceci après avoir connu l'ivresse du vol. Déjà fières de figurer dans l'évolution comme des graines-fruits secrétant elles-mêmes les supports ailés de leur dispersion, elles se revoient en formation de disamare, étourdies mais joyeuses de leur décision de se détacher enfin du bois généreux mais si peu inventif de ce bon vieux sycomore. Elles restent nostalgiques, à vrai dire, de ce qui a pris la forme puis l'espoir d'un élan sans limites pour se révéler n'être qu'une longue descente quelque peu hasardeuse. Mais elles ne regrettent rien. Car elles ont su jouer avec le vent pour s'offrir malgré tout, avec lui, quelques échappées latérales. Comme il fallait s'y attendre, celui-ci a bien vite eu raison des illusions de ces juvéniles samares en coupant court aux prétentions de leurs hélices, en mettant fin à leur ambitieuse gémellité et en s'offrant de prendre en main le destin de leurs graines respectives. Il s'est donc appelé « hasard », s'agissant du lieu de leurs atterrissages. Mais, ce faisant, il s'est aussi érigé en « savoir ». Un savoir sur le souffle, sur la façon dont il se saisit de ses objets, en dispose à son gré et les dépose de même. Un savoir qui active dès lors les clefs de toute inspiration. Celle-là même dont un écrivain de passage et de parage se dit être en recherche assidue.

Et c'est dans la poussée et le prolongement de ce souffle de vie que les radicules nées au cœur de la nuit de deux samares clandestines s'épanouissent, paisiblement mais résolument, millimètre par millimètre, entre les pages tête-bêche du carnet de Serge.

* * *

La fièvre du petit déjeuner est maintenant retombée. Par la fenêtre découpée au-dessus de l'évier, Serge sourit au spectacle quotidien de Lucien et de Clara gambadant sur le chemin qui, entre deux talus piquetés de fleurs des champs, serpente vers le village. Anaïs les suit de peu. Arrimée à son épaule, une sacoche de toile chargée de dossiers intercommunaux étudiés la veille au soir caresse sa hanche pendant que les enfants balancent leurs cartables d'écoliers au rythme joyeux de leurs pas. Les flaques de la veille se sont effacées au bénéfice des nappes souterraines, un soleil encore timide brosse et fait scintiller les dernières gouttes de rosée sur les prairies, et la scène rivalise au total avec une publicité pour un shampoing familial ou un fromage au lait cru.

Serge envie un peu sa femme et ses enfants de savoir où ils vont et pour quoi faire. Il lave lentement les bols et les couverts, puis se prépare un thermos de thé Darjeeling pour la matinée. Celle-ci semblant vouloir rester fraiche, il opte pour le maintien à domicile au lieu du projet initial d'une installation sous pèlerine en pleine carrière ou à l'orée du bois. Mieux encore, il décide de réactiver le feu, de lui offrir deux nouvelles grosses bûches, et même de lui en promettre deux autres qu'il va quérir sous l'auvent. Il s'assoit pour finir, un peu à distance de la cheminée, à l'une des extrémités de la grande table de bois, déjà patinée par quelques années de polyvalence d'usages. Il y déploie son fameux carnet, dépose de part et d'autre un crayon HB n°2 taillé de neuf (depuis hier, il se méfie de son stylo plume et de son encre fragile) et la fidèle gomme qui l'accompagne (il sait d'expérience que crayon-papier et gomme signent une approche spécifique de l'écriture), et pour finir une première tasse de thé brûlant. Voilà. Il est prêt. Mais à quoi ?

Comme il entrebâille le carnet, qu'il en enjambe les premières pages restées dépositaires des deux poèmes furtifs dictés par sa promenade forestière de la veille puis sérieusement délavés par les intempéries, il s'étonne en accostant aux pages vierges qui suivent de les trouver un peu rêches, presque épaisses à la palpation. Leur texture semble a du être remaniée – se rassure-t-il – par la double épreuve de la pluie qui les a imprégnées et du feu de cheminée qui les a séchées. Mais il a plaisir à les trouver à la fois moins rétives et plus accueillantes aux mots qu'il leur destine et que, songeant aux enfants, il se sent comme impatient d'y tracer. Par la fenêtre, il voit le vent exciter les nuages, agacer les branchages, peigner le paysage. Il déchiffre le courant d'air secret qui en émane par les jointures imparfaites de la maison et qui, se glissant sous la porte pour rejoindre le conduit maçonné de la cheminée, en profite pour en aviver et en bleuir au passage la base des flammes.

Il pense aux enfants, aux déboires du grand méchant loup des trois petits cochons, et l'écriture le démange enfin…

* * *

« *Il était une fois un jeune Prince, très beau et très riche. Ses parents étaient très beaux et très riches aussi, surtout son père le Roi pour lequel travaillaient dur dans les champs un grand nombre de paysans très pauvres et qui payaient les impôts à sa place. Ce Prince était réputé dans toute la contrée pour sa magnifique barbe bleue, mais ce détail n'a aucune importance pour la présente histoire. Il ne sert qu'à donner une idée de l'époque où elle se déroule, des relations entre les*

habitants et des moyens dont certains disposaient pour paraître plus beaux et plus riches que les autres. Le vent n'y soufflait pas encore la révolte. » [Mais je m'égare déjà, se dit Serge.]

« *Il arriva qu'au sortir de l'hiver, le jeune Prince tomba très amoureux d'une blonde bergère croisée par hasard sur un chemin forestier du domaine familial. Il tomba aussi de son cheval, par la même occasion, et s'en releva sans dommage, mais doublement impressionné. La bergère, blonde mais myope, et partie à la recherche d'une brebis égarée, ne le remarqua pas. Et ceci malgré les délicats jurons de stupéfaction qu'il proféra en se relevant de sa chute, puis en réajustant ses chausses en peau de marcassin et sa chasuble brodée, et en contemplant de nouveau la jeune fille. Avant même qu'il réussisse à trouver les mots qu'il aurait fallu pour lui adresser la parole, celle-ci s'était déjà éclipsée dans les fourrés moussus. On n'entendait plus que sa voix douce et chantante qui appelait l'infortunée brebis en lui promettant la plus tendre des herbes à brouter.* » [Marcassin, chasuble, s'éclipser, infortunée : autant de mots sans doute inconnus des enfants mais susceptibles de venir enrichir leur vocabulaire scolaire, se félicita Serge.]

« *Dès le lendemain, le Prince fit installer un puissant télescope au sommet du donjon de son château. Fouillant du regard le proche village et ses parages, il ne tarda pas à retrouver sa bergère. Assise sur un gros rocher dans un pré ensoleillé au milieu de son troupeau ou, plus souvent, tôt le matin ou le soir venu, sur un banc au seuil de la bergerie, elle ne filait pas la laine comme le veut la tradition, mais lisait des mangas ou remplissait des grilles de* sudoku*. Elle était de toute évidence une jeune fille moderne, et le Prince ne se lassait pas du spectacle qu'elle lui offrait. Il demanda alors à l'un de ses pages d'aller discrètement fixer une petite caméra de vidéo-surveillance sous un recoin tout en haut de la grange, face à la bergerie. Ainsi pouvait-il contempler sa belle à toute heure du jour et surtout de la nuit en se repassant sans trêve les plus inspirants de ses enregistrements.*

Bref, le Prince était fou d'amour et de désir pour sa bergère inconnue. Il en perdit même l'appétit et, en partie, le sommeil. Mais il était trop timide, et trop surveillé aussi par ses parents et par les nobliaux du château, pour oser l'approcher à sa guise. » [Nobliaux, guise : les enseignants de l'école de Lucien et de Clara apprécieront aussi !] « *Il eut alors une nouvelle idée. Recourant à un petit drone dérobé à l'intendant de son père, il en bidouilla le programme* » [intendant, bidouilla ?] « *pour qu'en bourdonnant le moins possible il vienne déposer un peu avant midi, entre les pages des lectures de la jeune fille, quelques charmants pétales de ces gentianes au bleu incomparablement profond qui poussent en nappes dans les recoins ombragés des pré-bois de printemps. Il espérait attirer ainsi son attention pendant qu'elle gardait, solitaire, son troupeau. Mais, moins du fait de sa myopie que parce qu'elle était alors affairée à libérer deux agneaux coincés dans les fils barbelés de la clôture, elle ne remarqua ni le drone ni les pétales. L'un des agneaux, paniqué par sa mésaventure et bêlant de détresse, était en outre blessé. Aussi le prit-elle le prit dans ses bras, où il se lova.* » [Serge prévoyait que Clara, non moins peut-être que Lucien, serait sensible à cette évocation], « *Après quoi elle décida de rassembler le troupeau pour le reconduire à la bergerie, laissant là le livre après l'avoir négligemment refermé du bout du pied, les pétales de gentiane coincés entre les pages.* » [Serge pensa furtivement que celles-ci pourraient s'en trouver imprégnées, que l'alchimie du bleu marial pourrait s'emparer de la matière même du papier, voire même des mots imprimés. Mais il renonça à donner suite à cette intuition parce que l'urgence du récit ne lui permettait aucune digression, fut-elle poétique. A peine s'accorda-t-il une nouvelle tasse de thé.]

« *Le lendemain matin, le Prince, dépité mais tenace, renouvela d'audace en confiant au drone une offrande plus voyante et moins sophistiquée : un bouquet composé des plus belles roses du jardin du château et, à tout hasard – il savait la bergère pauvre – une galette fourrée aux pommes dérobée dans la cuisine. Or, lors de son approche, la caméra du drone lui montra sa belle certes bien installée sur son habituel rocher, mais sous l'ombre appréciable d'un sorbier des oiseleurs qui avait manifestement et mystérieusement poussé là au cours de la nuit. Le Prince s'étonna plus encore de constater que, sur les branchages de celui-ci, comme anticipant les grappes de fruits rouges attendues pour l'été et occupant sans vergogne la place de celles-ci* [vergogne, papa ?]*, prospéraient étrangement des bandes de mini-chaperons rouges, comme issus du conte éponyme* » [prospéraient, éponyme ?]. « *Energiques et volubiles* » [volubiles ? Vraiment, tu exagères, papa, avec tes mots compliqués !], « *ils semblaient bien déterminés à délivrer leurs propres mini-galettes comme il se doit et à qui de droit. Or, si ces joyeux lutins s'apprêtaient pour cela à descendre bravement des fines branches feuillues du sorbier jusqu'à son tronc épais, puis du tronc jusqu'à la terre, c'était sans réaliser la menace à laquelle le Prince, de derrière son écran, les voyait exposés, à savoir : une meute de mini-loups affamés et agressifs et qui s'était formée, visiblement impatiente, au pied du sorbier.*

C'est alors que le Prince quitta enfin son fauteuil et ses écrans vidéo, et s'en alla chausser ses bottes de sept lieux. Enjambant les douves, contournant les rues du village et perçant les bosquets, il fut très vite sur place. Mais c'était un piège grossier. Les parages du sorbier étaient moins menaçants que prévu, les mini-chaperons rouges étaient remontés sur leurs branches, bien conscients de ne pas savoir s'enfuir par les airs et de ce que, redevenus fruits rouges, ils sauraient rassasier le moment venu les grands-mères et les oiseaux de passage. La bergère avait quant à elle jeté aux mini-loups la galette fourrée aux pommes et profité du temps qu'il leur avait fallu pour se la disputer et la dévorer jusqu'à la dernière miette pour quitter les lieux et disparaitre aux yeux de tous.

Oui, c'était un piège parfaitement orchestré, car un ogre terrible et féroce surgit alors des fourrés. S'étant saisi d'une lourde pierre, il en assomma le Prince, déjà bien abasourdi par l'évolution de la situation, et le croqua tout cru en douze coups de mâchoire, ne laissant sur place que sa chasuble brodée et ses bottes de sept lieux, trop peu comestibles à son goût. Après quoi il s'allongea au pied d'un érable sycomore pour mieux digérer son repas. C'est alors que la bergère, plus blonde et séduisante que jamais à l'orée de la clairière ensoleillée, refit son apparition, un agneau dans les bras. Un agneau que l'ogre, bien que pas totalement rassasié (le Prince s'était avéré de chétive constitution), s'abstint d'engloutir. Ce notable et généreux renoncement emporta les sentiments de la jeune fille – qui n'en avait jamais vraiment éprouvé pour un Prince plus présent par le biais de son drone et derrière ses écrans qu'en chair et en os – c'était le cas de le dire – et devant elle. Ce pourquoi, entre autres raisons, elle accepta peu après d'épouser cet ogre finalement plus délicat que redoutable. L'histoire dit encore qu'ils eurent un nombre appréciable d'enfants et qu'ils vécurent assez longtemps pour être assez heureux, ou assez heureux pour vivre assez longtemps. »

* * *

Serge entend d'ici les commentaires à venir de ses enfants :

- « Arrête, papa ! On va finir par te croire ! »

Et il y aura de quoi nourrir une telle réaction ! Ne sera-t-elle pas le fruit de ce à quoi ils l'ont invité à les inviter ? Une fois mises à jour les cruautés et les inégalités propres aux hommes – et aux femmes – , il lui a bien fallu imaginer, pour en adoucir le constat, quelques moyens de les en prémunir. Et de le faire, comme ils l'ont souhaité, par la voie privilégiée du conte. Par exemple du conte d'amour, menant ici d'un type d'amour à un autre, à savoir des impasses de l'amour affamé aux dangereuses promesses de l'amour dévorant.

En tout état de cause, les enfants apprécient le principe de la fantasmagorie. Et plus encore celui de l'énergie créatrice qu'elle procure à ses protagonistes pour qu'ils puissent explorer sans entrave leurs propres échappées. On leur doit bien cela pour s'excuser de les avoir mis au monde – un monde qui glorifie trop souvent la destruction et la guerre, se dira Serge ce soir en les bordant et en les embrassant. Et après leur avoir lu, mission accomplie, ce nouveau conte rédigé à leur intention.

Mais quelle est son autre mission d'amour, celle qui est en jeu avec Anaïs ? Et surtout : comment la remplir maintenant, pour la satisfaire, et par le biais de l'écriture ? Car, une fois tracée la dernière ligne de l'histoire destinée aux enfants, Serge se sent disponible, étrangement engagé sur une nouvelle lancée d'inspiration, aussi inhabituelle qu'inespérée, et qui l'incite à tenter sa chance auprès d'elle.

Dans l'immédiat, toutefois, il s'accorde une sorte de « pause de midi ». Pain, tomme de chèvre, tomates, un verre de vin blanc : tout va bien. Deux autres buches dans la cheminée : le soleil, effacé en milieu de matinée par une longue trainée de cumulo-nimbus, a durablement cédé le pas face à l'emprise d'une fraicheur humide et persistante, mais peu importe. Nouveau taillage du crayon HB n°2. Regard amical sur ce carnet semi-sinistré et mal en point, mais aux pages devenues si accueillantes, se dit-il avec un sourire naïf, aux lignes qu'il y inscrit aujourd'hui. Préparation d'une seconde thermos de thé, Earl Grey cette fois-ci.

A ce stade, et s'agissant d'Anaïs, Serge ne dispose que d'un vague et ancien synopsis : le récit de la quête du personnage qu'elle aspire à devenir, être et paraître. Mais un personnage imaginaire qui, en ce début d'après-midi, commence par semer le doute à son sujet : « *N'ai-je pas été moi aussi, à mon insu, une sorte de petit chaperon rouge dans mon enfance ?* ». Et qui ajoute, à l'intention de Serge : « *Tiens donc la promesse que tu m'as si souvent faite, mon chéri ! Rédige à mon propos un texte bien solide d'introspection, et qui ne recule devant aucun fait, qu'il soit établi ou seulement probable. Construis-moi, pour enrober le tout, une histoire familiale complexe mais crédible, et prolonge-la par un état des lieux sans complaisance. Merci d'avance !* »

Serge s'est longtemps refusé à s'encombrer, avec les personnages de ses écrits, de tout cet opium psychologique. Pour lui, chacun est ce qu'il fait, un point c'est tout. Ses actes en situation, plus que ses propos ou sa biographie, disent l'essentiel de sa personne. Il n'est pas besoin d'en savoir plus pour comprendre ce qu'il se passe au plus profond de lui. Etc.

Mais tel n'est pas du tout le point de vue d'Anaïs, qui exige des personnages vraiment « construits », avec des références généalogiques, des ambivalences, des contradictions, des hésitations, des motivations « établies ou probables », « complexes mais crédibles ». Etc. C'est ce qu'elle voudrait lire dans les textes de Serge. Pour y découvrir, par exemple, que sa propre mère revêtirait, à la source de

ses souvenirs d'enfant, un double visage : celui d'une digne femme au foyer, serviable et disponible, soucieuse d'hygiène et de la propreté de son domicile, attentive à la santé et à la scolarité de ses enfants, veillant au bien-être et au repos mérité de son mari ; et, le reste du temps, dans la journée, celui d'une exploratrice patentée d'états seconds pour le compte de grands laboratoires de recherche de l'industrie pharmaceutique, et rédigeant à cet effet des comptes rendus minutieux et trilingues (en français, anglais et espagnol). Une belle femme, avec un chignon roux et haut-dressé. Pourquoi pas ? Les révélations ne seraient pas moins anodines, ensuite, pour ce qui concernerait son père : militant écologiste professionnel, patenté et bien outillé, ayant l'oreille des décideurs institutionnels, et ceci du lundi au vendredi ; mais chasseur de gros gibier, le week-end venu, se déplaçant quasi exclusivement en quatre-quatre, parfois à cheval, en équipage collectif et accompagné d'une meute de chiens anglo-français aux périodes d'ouverture de la chasse à courre. Un bel homme, avec de belles moustaches en guidon de vélo. Pourquoi pas ? Anaïs se dit que, si les choses sont ou étaient ainsi, des gifles se perdent ou se sont perdues : les unes destinées à sa mère, pour la réveiller de ses doubles états seconds, les autres à son père, pour faire dégringoler ses deux masques.

Quant à ses origines grand-parentales – s'il faut psychologiser les racines jusque là – , tout ce qu'Anaïs voudrait en savoir, c'est qu'elles pourraient se perdre glorieusement dans les maquis résistants de l'Europe centrale. Et qu'elles n'en seraient guère sorties éclairées, ni éclairantes. Mais c'est à ce flou essentiel qu'elle croit devoir ses cauchemars ou ses visions de bandes de petits chaperons rouges et de hordes de loups avec des croix gammées à la place des yeux. Autant de scènes où s'entrecroisent l'effroi et la honte de les avoir subies et la délectation d'en être réchappée.

Voici donc campé le personnage d'Anaïs tel que choisi et voulu par Anaïs, à la demande d'Anaïs. Plausible et dès lors « complexe », l'histoire familiale bat son plein, mais Anaïs ne s'en laisse pas conter. Serge se souvient qu'elle a demandé d'emblée un « état des lieux » rétrospectif grâce auquel elle est persuadée de pouvoir ensuite tracer sa route, sans *flash-back*, quitte à lui demander d'en rendre compte par une sorte de bilan descriptif et prospectif qui l'atteste. Le tout formant ce que Serge, avec ses mots à lui, qui ne sont pas ceux d'une fonctionnaire territoriale, appelle par exemple « une nouvelle ». Ou, mieux encore, une ébauche de « roman ».

Or, ce dont il peut attester, c'est qu'il ne saurait être autre et mieux que le bâton de marche – aussi bâton « chéri » soit-il – d'une Anaïs promise par elle-même à une déambulation sur les charbons ardents de la destinée qu'elle voudrait s'assigner. Autrement dit, il préfère quant à lui éviter de venir s'y brûler en chemin. S'il veut bien valider, à sa façon, le périlleux projet exploratoire de la « femme de sa vie », il n'entend pas le normaliser plus avant par ses écrits. Dilemme.

Son crayon s'active alors sur les pages toujours aussi rêches de son carnet sinistré, et qu'il décide en l'espèce de remplir sur le mode arabe, ourdou ou japonais, c'est-à-dire en partant de ce que sa propre culture désigne comme la « dernière » (le conte pour les enfants, lui, a été rédigé ce matin en partant de la « première » page ; mais peut-être, comme il le souhaite secrètement par souci de cohérence familiale, les deux textes finiront-ils bientôt par se rejoindre bout à bout !). « *C'est la même femme* » note-t-il, « *qui parvient à déployer empathie et efficacité plusieurs heures par jour et par semaine à son poste de secrétaire de mairie : tout est ici, grâce à elle, en bon ordre. Elle est aussi, auprès de ses enfants, un modèle de mère irréprochable – ni cantonnée à son seul foyer, ni égarée*

dans des vapeurs expérimentales – et dispensatrice de ce fameux cocktail d'amour attentif et d'énergie stimulante attendu d'elle : rien à redire non plus, elle est là où on l'attend et comme on l'attend, et personne ne s'en plaint. Mais souvent, la nuit venue, épuisée par tant de conformisme, elle se laisse assiéger par ses démons et rien d'autre ne l'apaise alors que de faire l'amour, un amour sans retenue, avec son fidèle époux – qui ne demande pas mieux que de répondre à ses assauts enfiévrés. On n'est jamais autant que ce qu'on fait, vérifie-t-il avec elle sous ou sur les draps de leur couche. Mais elle lui demande aussi, au cœur de la nuit, de tuer le chaperon rouge et le loup qui rôdent au fond d'elle, et ceci en exigeant de partager avec lui plusieurs soirs de suite une infusion radicale et résolutive composée de graines d'érable, de feuilles de menthe et de miel d'acacia qu'elle prépare en cuisine, pieds nus et en robe de chambre, à leur intention exclusive. »

En traçant le mot « érable », Serge réalise que le soleil a contourné la fenêtre, que la lumière se fait grise et qu'il a écrit une bonne partie de l'après-midi comme dans un état second, même si ce fut en biffant ou en gommant de nombreux paragraphes que, s'agissant d'Anaïs, il a jugés soit trop intimes et pas assez lyriques, soit trop lyriques et pas assez intimes. Tout en continuant cependant à noircir les pages, il a pu mesurer sa difficulté, plus que son impuissance, à saisir par les mots son insaisissable compagne. Ou, plutôt, à mettre en scène le personnage qu'il s'efforce de sculpter à son image tout en respectant l'image qu'elle lui a dit vouloir donner d'elle. Mais il a tenu bon, jusqu'à ce que ses ultimes tentatives de retracer la biographie plus ou moins imaginaire d'Anaïs rejoignent la conclusion, étrange mais au total optimiste, du conte dédié à Lucien et à Clara. Toute thermos de thé brûlant égale par ailleurs, il en a simplement déduit que la « fantasmagorie » d'un conte pour enfants (incluant les prothèses technologiques d'un Prince amoureux à l'improbable barbe bleue) lui était plus accessible que « l'opium psychologique » d'un portrait romanesque et circonstancié (incluant les hypothétiques références parentales et grand-parentales de l'héroïne).

Serge anticipe néanmoins les réactions d'Anaïs quand ce soir, après le repas et les enfants couchés, il lui lira les quelques pages rédigées à sa demande.

- « Arrête, Serge ! Tu pousses trop loin l'investigation de mes lubies ! Cela n'a ni sens ni, surtout, de pudeur. Je te rappelle qu'en réalité, et quoique je m'amuse à le prétendre, mes grands-parents et mes parents après eux n'ont jamais été rien d'autre que de besogneux et valeureux agriculteurs normands. Et que mon grand-frère l'est resté, lui aussi. Tu sais bien, d'ailleurs, qu'il a plaisir à nous faire gouter, à chacune de nos visites, le calva à soixante degrés qu'il distille au fond de sa grange. A part les sinistres agissements d'un grand-oncle incestueux, dont même le prénom reste occulté par la volonté de tous, il ne s'est jamais rien passé de notable dans ma famille. »
- « Ce n'est pourtant pas rien ! », objecte Serge. Mais Anaïs préfère se taire à ce sujet. En d'autres circonstances, elle aurait poussé de grands cris de colère et de désespoir. Pas ce soir.

Fin de la tentation psychologique, donc ? A moins que… Serge résume la situation. Il observe de nouveau que, encouragé par ses enfants à écrire pour eux un conte quelque peu débridé, il l'a fait d'un seul jet et sur les premières pages d'un carnet malmené, sous l'érable sycomore, par la pluie de la veille. Et que, non moins enclin à explorer, à la demande d'Anaïs mais avec un peu plus d'hésitation, la question d'une créature fictive qu'elle pourrait incarner, il a choisi de noircir à ce sujet les dernières pages du même carnet. Mais surtout que, d'un côté comme de l'autre du dit carnet, et du matin jusqu'au soir, jamais écrire ne lui a été, sinon si facile et si fluide, du moins si nécessaire, si impérieux même.

* * *

Le lendemain soir venu – un vendredi soir, avec sa porte ouverte sur l'heure qu'il est, ce dont seule la vieille horloge comtoise semble se soucier – , la petite famille est rassemblée, un peu morose, autour de la grande table. Une table trop vaste pour elle, c'est une évidence de chaque jour. Elle déborde de places vides, de places libres, et cela se voit trop. Et puis le village et la forêt sont si proches, fourmillant d'invités potentiels !

Serge est songeur. Pour conjurer le sentiment d'isolement qui gagne les esprits, il propose ou il accepte (il ne sait plus très bien) de relire à voix haute, mais à tous les trois, les textes qu'il a composés la veille : l'histoire complète en forme de conte un peu tordu pour les enfants, l'ébauche d'introspection imaginaire en forme de synopsis avancé pour Anaïs. A l'issue de ces lectures, un grand silence se fait. Si bien qu'à l'initiative embarrassée d'Anaïs qui, pour l'occasion, anticipe et élargit son rituel, une grande quantité de tisane – composée, cela va de soi, de graines d'érable, de feuilles de menthe et de miel d'acacia – est préparée dans la cuisine.

Pendant ce temps et peu à peu, franchissant en silence le seuil de la maison, s'approchent et s'installent les grands-parents paternels et maternels d'Anaïs, accompagnés bien entendu de deux ou trois maquisards, le fusil en bandoulière, mais suivis aussi de son père et de sa mère, ambigus et perplexes comme il se doit. Le maire du village fait également son apparition, et avec lui quelques cultivateurs et artisans locaux, accompagnés de leurs épouses. Pendant que Lucien et Clara, sur les indications de leurs parents, amènent à l'intention de tous des tasses supplémentaires, la blonde bergère, surgie comme par magie du couloir menant à la cuisine, s'offre gracieusement à les remplir une à une. Elle sert tout d'abord le jeune Prince à la barbe bleue, venu en catimini sur ses pas, puis tous les membres de la famille d'Anaïs ainsi que leurs amis du maquis, qui ont déposé leurs armes sous les chaises. Et pour finir les villageois qui se sont regroupés, attentifs et vigilants, à un même bout de la table.

On goutte la tisane, on se réchauffe, on écoute Serge improviser quelques mots de bienvenue, puis on se parle. Anaïs s'éclipse un instant puis elle revient, habillée en chaperon rouge, une grande galette dans les mains, sous les applaudissements de tous. Elle est comme retournée en enfance et elle demande à voix haute, en retenant un éclat de rire, si Serge ne serait pas son ogre favori. Celui-ci, loin d'émettre la moindre objection, retourne au contraire la question à toute l'assemblée.

- « Suis-je donc un ogre à vos yeux ? Et Anaïs une délectable brebis ? Décidez-vous vite, avant que mon humeur ou la sienne ne changent ! Et d'ailleurs, soit dit en passant : qu'avez-vous fait de vos propres loups ? »

Le débat est lancé, et Serge sourit entre deux gorgées de tisane. Il se demande en quoi tout ce petit monde, par ses soins tacites convoqué, lui ressemble ou non. Autour de lui, on commente, on argumente, on décante les arguments. Chacun a ses loups en ligne de mire, mais se dit chaperon rouge face à l'opinion dominante. Aussitôt ces points de vue de circonstance affirmés, on argumente de nouveau, on parlemente, on prend la tangente. C'est un joyeux mais assez pénible brouhaha.

Le Prince s'avère finalement l'un des plus bavards de la meute. Il se découvre ou s'invente des liens de sang ancestraux avec la grand-mère maternelle d'Anaïs et, pour des raisons obscures, il tient à le faire savoir. Il ajoute à tout hasard ne pas craindre les ogres – quand bien même l'un d'entre eux l'a jadis dévoré sans ambage – et avoir en outre partie liée secrète avec les loups de toutes obédiences, notamment ceux qui rôdent autour du village. Excité par ce n'importe quoi, on rediscute de plus belle. Tant et si bien que Serge oublie d'être et de rester l'auteur de quoi que ce soit. Il renonce à avoir prise sur les propos et les affirmations sans fondements qui fusent autour de lui.

Or, pendant ce temps, son carnet, de nouveau négligemment posé sur le rebord de la cheminée une fois achevées les lectures des textes qu'il héberge, son cher carnet donc échappe absolument, lui aussi, à tout contrôle. Les radicules issues des graines de samares, deux nuits plus tôt, ont bel et bien achevé leurs imprégnations et, surtout et mieux encore, ils ont amorcé leurs sorties progressives des pages du dit carnet. Elles sont maintenant devenues de jeunes racines qui cherchent avidement à se fixer au sol, même entre les lattes du parquet, et surtout à y trouver de l'eau. Or elles savent ou devinent pouvoir en trouver. La maison d'Anaïs et de Serge est en effet juste posée sur la terre, sans fondation profonde ni isolation, et ceci pour préserver la fraicheur du sol pendant les journées d'été, bref à proximité délibérée du généreux humus.

L'occasion leur est propice. Et Serge abandonne toute ambition d'auteur lorsque sous ses yeux, près de la cheminée et dans les jours qui suivent cette folle soirée, son carnet de notes, dument chargé de ses récents écrits, donne maintenant naissance à deux jeunes érables. Il voudrait pointer le phénomène, le signaler à l'attention de ses enfants, crier avec eux « *Sycomore ! Sycomore !* ». Ou, avec Anaïs : « *Sick amour !* », chagrin d'amour, comme la Desdemone de Shakespeare.

Mais à quoi bon, désormais ? Le phénomène ne constituera, au mieux, qu'un sujet de conciliabules et de résolutions parmi d'autres pour l'assemblée de ses personnages et la délégation de ses voisins quand elles seront de nouveau et sauvagement réunies chez lui, le vendredi suivant.

Or il sera déjà trop tard, ce vendredi soir-là. La famille et les convives de Serge, et Serge lui-même, dument installés et discutant ferme de toutes choses, ne verront pas, sous les deux longs bancs qui desservent la table de part et d'autre, les racines s'exfiltrant discrètement de leurs pieds et de leurs chevilles et se glissant entre les lames du parquet pour aller chercher – et trouver – la bonne terre où se planter.

Serge, lui, aura fini par comprendre, mais il ne dira mot. Lorsque ce long vendredi soir, d'abord timide, puis joyeux et bavard, aura commencé à glisser vers l'aube printanière, on ne trouvera plus ni Prince ni bergère, ni chaperon rouge, ni famille psychanalytique, ni voisins et voisines – et toujours pas de loups, et d'ogre moins encore – autour de la grande table. Mais un bosquet de jeunes érables sycomores s'exerçant à frotter les uns contre les autres les branchages qui leur naissent. Ils seront tout excités aussi à l'idée de secréter bientôt des escadrons de graines hélicoptères et de s'enquérir de leurs aventures avec le concours de Serge, désormais devenu l'un des leurs.

Paris – Haut-Crêt – Juillet 2026

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Entre les pages - 2026

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : https://www.frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2026

Paris, 2026

ISBN 979-10-394-0694-9